


UN MOMENT DANS LE TEMPS

Deux mille personnes dans la salle, presque toutes âgées de moins de 25 ans. Cinquante mille autres reliées par vidéo dans le reste de l'Italie et dans d'autres régions du monde. Et quatre-vingt dix minutes denses, intenses, depuis le *Et incarnatus est* de Mozart chanté de vive voix par une soprano célèbre jusqu'à l'*Angelus* final. Ce fut une soirée impressionnante, celle qui s'est tenue en février au Théâtre Arcimboldi de Milan. Le genre de soirée qu'on qualifierait d'événement si le mot n'était pas à ce point galvaudé. Quelque chose de grand. À première vue, trop grand pour être expliqué seulement par sa raison d'être immédiate : la présentation du livre de don Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, un texte ancien déjà, lu et relu par beaucoup parmi les participants. Quelle était la nouveauté ? Pour le dire franchement, quelle est la nouveauté de ce livre qui, au fond, parle du Christ et des Évangiles ? Deux mille ans après, qu'est-ce que le christianisme peut encore dire à l'homme ?

Le texte de cette conférence donnée par Julián Carrón est la « Page Une » de ce numéro de *Traces*. Il suffit de la lire avec attention pour que la nouveauté se manifeste. Comme cela s'est produit dans cette salle ou dans les autres salles connectées, et partout où se trouve un cœur désireux de demander. Parce que la nouveauté se produit là, dans ce cœur. Dans l'homme qui rencontre le Christ. C'est là que tout se décide. Dans cette « floraison d'humanité » qui se produit de manière imprévisible quand la foi devient une expérience réelle. Et l'humain n'est pas abstrait : c'est moi, c'est toi. Maintenant. Il n'y a rien de plus nouveau que cela. Rien de plus « subversif et surprenant ». La nouveauté, justement, est que « le Christ est quelque chose qui m'arrive maintenant ». Voilà le contenu du message. Là se trouve la grande prétention que chacun peut vérifier dans sa vie. Et c'est la seule raison qui permette de répondre « oui » à la question impérieuse, inquiétante et très actuelle posée par Dostoïevski dans *Les démons* : « Un homme cultivé, un Européen de notre époque peut-il croire, vraiment croire, à la divinité du Fils de Dieu, Jésus Christ ? ».

Un Fait. On le suit et on se trouve révélé à soi-même. On l'évite, on le contourne et on se trouve étrangement affaibli en face de la réalité. Dans la vie de tous les jours, comme le montrent tant d'histoires personnelles que nous publions sur la crise. Ou dans la manière d'affronter les grands problèmes, ce qu'on appelle les « scénarios ».

Il est difficile, par exemple, de comprendre l'Europe si on élimine plus ou moins consciemment les racines d'une certaine manière de vivre, de penser, d'utiliser la raison et de concevoir la réalité, l'homme, les droits, l'économie. Et la racine, qu'on le veuille ou non, est dans ce Fait. Si on le censure, tôt ou tard les problèmes nous sautent à la figure. Attention : il ne s'agit pas seulement de la perte de certaines valeurs. C'est la raison elle-même qui se rétrécit, comme le pape le rappelle sans cesse. Tout se complique. Il devient difficile de trouver les raisons du vivre ensemble au-delà des chiffres. De voir le long terme. De chercher le bien commun. Est-ce un raccourci exagéré ? Lisez ce que vous trouverez dans ce numéro à la lumière de cette réflexion : peut-on favoriser la croissance et créer de la richesse sans la recherche d'un bien commun ? Sans que s'éveille à nouveau le désir – le cœur de l'homme ? Peut-on se contenter d'équilibrer des budgets et de multiplier les lois ? Et qu'est-ce qui peut rallumer la flamme dans le cœur de l'homme ?

Un Fait. « Un moment du temps et dans le temps », écrivait T.S Eliot cité par don Giussani : « Mais le temps fut créé à travers ce moment : parce que, sans signification, il n'y a pas de temps et ce moment du temps donna la signification ». Et le donne aussi maintenant. Voilà la nouveauté. 



Le Christ est quelque chose qui m'arrive maintenant

PAR JULIÁN CARRÓN

Présentation du livre de don Luigi Giussani *À l'origine de la prétention chrétienne*, le 25 janvier 2012, au Théâtre des Arcimboldi de Milan et en liaison satellite avec toute l'Italie et Paris.

PAR JULIÁN CARRÓN

Présentation du livre de don Luigi Giussani *À l'origine de la prétention chrétienne*, le 25 janvier 2012, au Théâtre des Arcimboldi de Milan et en liaison satellite avec toute l'Italie et Paris.

JE SALUE CHACUN DE VOUS, en particulier les personnalités civiles et religieuses qui sont avec nous en ce moment et les nombreux amis présents et réunis dans les différentes villes. Je remercie les représentants de l'éditeur Rizzoli, Paolo Zaninoni et Ottavio De Brizzi.

Nous avons choisi cette méthode pour continuer ensemble le chemin de l'école de communauté. Après *Le Sens religieux*, nous aborderons cette année *À l'origine de la prétention chrétienne*, qui est le deuxième des trois volumes du « Parcours » tracé par don Giussani.

« Il est venu un homme, un jeune homme né dans un certain pays, en un certain endroit du monde qu'on peut préciser géographiquement, Nazareth. Quand on va en Terre Sainte, dans ce village, on entre dans cette sombre mesure dans laquelle on peut lire une inscription avec la phrase gravée : "*Verbum caro hic factum est*" (Le Mystère de Dieu ici s'est fait chair), il nous vient alors des frissons ».

Le chant *Et incarnatus est* – de la Grand-Messe de Mozart – est « l'expression la plus puissante et la plus convaincante, la plus simple et la plus grande d'un homme qui reconnaît le Christ. Le salut est une Présence : celle-ci est la source de la joie et la source de l'affectivité du cœur catholique de Mozart, de son cœur aimant le Christ ».

Et incarnatus est – dit don Giussani – « est un chant vraiment pur, quand toute la tension de l'homme se fond dans la limpidité originelle, dans la pureté absolue du regard qui voit et reconnaît. *Et incarnatus est*, c'est à la fois une contemplation et une question, un flot de paix et de joie qui naît de la stupeur du cœur lorsqu'il est mis devant la réalisation de son attente, le miracle de l'accomplissement de sa demande. [...] Nous aussi, comme Mozart, nous pouvons contempler avec la même simplicité et intensité le début dans le monde de l'histoire de la miséricorde et du pardon, et nous abreuver à la source qui est le "oui" de Marie !

Ce chant très beau nous aide à nous recueillir dans un silence reconnaissant, ainsi qu'il peut naître dans le cœur, il peut faire germer dans le cœur la fleur du "oui". [...] Une relation sans frontières lui remplissait le cœur et le temps.

Si l'intensité religieuse de la musique de Mozart – un talent qui est un cadeau de l'Esprit – pénétrait dans notre cœur, notre vie, avec toutes ses agitations, contradictions et peines, deviendrait belle comme sa musique » (L. Giussani, *Il Divino incarnato*, in *Spirto gentil*. Une invitation à l'écoute de la grande musique guidée par Luigi Giussani, Bur, Milan 2011, pp. 54-55).

Que pouvons-nous faire de mieux, pour commencer notre réflexion, que l'écouter comme une contemplation et comme il le demande ?

*Et incarnatus est**

* « *Et incarnatus est de Spiritu Sancto ex Maria Virgine, et homo factus est* » (« Et Il s'est incarné par l'opération du Saint-Esprit dans le sein de la Vierge Marie, et s'est fait homme », soprano Joo Cho, piano Luigi Zanardi, W.A. Mozart, Grand-Messe en do mineur K. 427. Collection *Spirto Gentil*, cd n. 24 (2002).

Il est difficile de trouver une autre expression artistique qui saisisse mieux cet *Et incarnatus est* – pour le dire avec Eliot – ce « moment dans le temps et du temps, / Un moment non pas en-dehors du temps, mais dans le temps, dans ce que nous appelons l'histoire : en sectionnant, en séparant le monde du temps, un moment dans le temps mais pas comme un moment de temps, / Un moment dans le temps mais le temps fut créé à travers ce moment : car sans sens il y n'a pas de temps, et ce moment de temps donna le sens » (T.S. Eliot, Chœurs de *La Rocca*, Bur, Milan, 2010, p. 99).

Devant cet événement, Dieu fait chair, qui exprime toute la passion pleine de tendresse de Dieu pour l'homme, nous ne pouvons pas éviter de dire avec le psalmiste : « Qu'est-ce que l'homme, Seigneur, pour que tu te souviennes de lui ? Le fils » ➤

» de l'homme, pour que tu t'en soucies ? » (*Ps* 8, 5). Rien : une brindille qu'un coup de vent emporte. Pourtant Tu es devenu homme pour chacun de nous. Quiconque a un instant de simplicité et laisse entrer l'annonce chrétienne ne peut éviter ce même sursaut qu'a entendu en elle Élisabeth lorsqu'elle a été visitée par Marie qui portait Jésus en son sein. « Dès qu'Élisabeth entendit la salutation de Marie, l'enfant tressaillit en elle » (*Lc* 1, 39).

Il est celui qui se fait aussi entendre à nous, aujourd'hui. À nous, pauvres diables que nous sommes, Dieu fait chair est annoncé aujourd'hui. Nous ne sommes plus tous seuls avec notre rien. En ce moment de confusion dans lequel nous marchons nombreux à tâtons dans l'obscurité, la grâce de cette nouvelle nous est donnée. Qui ne désirerait vivre chaque instant de sa vie sous la pression de cette émotion sans égale, engendrée par sa présence ?

Mais est-ce vraiment possible ?

1. UN DÉFI POUR L'HOMME D'AUJOURD'HUI

« Un homme cultivé, un Européen de nos jours, peut-il croire, croire vraiment, à la divinité du Fils de Dieu, Jésus Christ ? » (F.M. Dostoïevski, *Les Démons*, Éd. Gallimard, Collection Folio, 1997, 760 pages). Cette phrase de Dostoïevski synthétise le défi devant lequel se trouve aujourd'hui la foi en Jésus Christ. Ce défi n'est pas vague, il ne pose pas la question de la possibilité d'une foi absolue dans le Christ. L'aspect décisif de la question de l'écrivain russe vient d'une référence à un contexte bien précis : l'époque contemporaine. Et il a comme destinataire un type d'homme concret : un individu culturellement formé, qui ne renonce pas à exercer sa raison avec tout son pouvoir, toute son exigence de liberté et toute sa capacité affective. Un homme qui ne renonce en rien à son humanité. Un homme qui porte sur ses épaules une histoire culturelle, un héritage important, qui est influencé par un rationalisme persuasif, une confiance spontanée dans la méthode scientifique et une méfiance pour tout ce qui ne se soumet pas à une raison qui se mesure. Pour un humain avec ces caractéristiques, est-il possible de croire aujourd'hui en ce que le Christ a dit ?

En d'autres mots, est-ce que la foi a quelques possibilités de s'enraciner, est-ce qu'elle peut fasciner, attirer, convaincre les hommes de notre temps ?

Mais cette question ne concerne pas seulement ceux qui n'ont pas encore rencontré le Christ, elle nous concerne aussi, nous pour qui, après l'avoir rencontré depuis beaucoup d'années, le Christ reste loin du cœur, comme don Giussani nous le rappelait en 1982 : « Vous êtes devenus grands : vous vous êtes assurés une compétence humaine dans votre métier, mais il y a comme un éloignement du Christ (un respect pour l'émotion d'il y a plusieurs années) de certaines circonstances d'il y a plusieurs années, surtout. Il y a comme un éloignement du Christ, sauf en certains moments déterminés. Je veux dire : il y a un éloignement du Christ, sauf quand vous vous mettez à prier ; il y a un éloignement du Christ, sauf quand vous vous mettez, nous nous mettons, à accomplir des œuvres en son nom, au nom de l'Église ou au nom du mouvement. C'est comme si le Christ était loin du cœur. Avec le vieux poète du *Risorgimento* italien on pourrait dire : "Occupés à de toutes autres occupations", notre cœur est isolé, ou mieux, le Christ reste comme éloigné de notre cœur, sauf au moment de certaines œuvres (un moment de prière ou un moment d'engagement, quand il y a un rassemblement général, une école de communauté, etc.).

Cet éloignement du Christ loin du cœur, sauf quand sa présence semble opérer à certains moments, engendre un autre éloignement aussi, qui se révèle dans une autre gêne parmi nous – je suis en train de parler aussi des maris et des femmes –, dans une gêne réciproque. [...] Il y a bien une relation, une relation réciproque indubitable, mais elle existe seulement en opérations, en œuvres, en gestes communs dans lesquels on s'y retrouve. Mais quand vous vous retrouvez dans l'action commune, elle rétrécit – plus ou moins – l'horizon de votre regard ou de vos sens » (L. Giussani, *La familiarité avec le Christ*, 8/5/1982, dans *Traces*, n. 73, février 2007, p. 2).

Et cela ne concerne pas seulement le passé, un ami le signalait récemment. « En ayant eu des rencontres, soit avec la communauté, soit personnelles, ces derniers temps je me suis aperçu que cette phrase : "La réalité est positive" a été, de fait,



Jésus et la Samaritaine au puits.

depuis la Journée de début d'année, le fil rouge de ma vie qui a aussi été complété avec le tract sur la crise comme un jugement pour tous sur la situation que nous vivons. Mais c'était vide, sans vraiment de compréhension, ni de certitude existentielle. Parfois je ressens une espèce de privation : il y a comme un triomphalisme en ce que nous faisons qui amène au contraire au tragique d'une existence sans espérance.

Très souvent, nous ne sommes pas certains du chemin à prendre devant la réalité telle qu'elle est. Nous sommes d'accord avec ce jugement, nous avons compris, mais nous ne sommes pas convaincus, nous ne sommes pas vraiment liés du point de vue affectif à la vérité de notre vie ». Il suffit d'observer les réactions de nombre d'entre nous devant l'affirmation de la positivité de la réalité pour voir la pertinence de ce jugement.

Nous savons tous combien de chemin il reste à parcourir pour vaincre cet éloignement dans lequel nous tenons l'avènement du Christ. En cela, la question que nous nous posons mesure à peine le côté dramatique : est-ce que la foi a une possibilité réelle de vaincre cet éloignement et de s'enraciner en nous ?

Dans une conférence tenue en 1996, celui qui était alors le cardinal Ratzinger répondait que la foi peut « encore avoir une chance, parce qu'elle correspond à la nature de l'homme. [...] Dans l'homme vit, indélébile, l'aspiration à l'infini » (Joseph Ratzinger, *Foi, Vérité, Tolérance*, Parole et Silence, Paris, 2005, p. 143). Par ces mots il indiquait, en même temps, la condition nécessaire : le christianisme a besoin de rencontrer l'humain qui vibre en chacun de nous pour pouvoir montrer tout son potentiel, toute sa vérité.

Le livre que nous présentons est une tentative pour défendre cette position et répondre à une exigence nécessaire de bon sens.

Don Giussani aborde ce problème dès la préface : « À l'origine de la prétention chrétienne est la tentative de définir l'origine de la foi des apôtres. Dans ce livre, j'ai voulu exprimer la raison pour laquelle un homme peut croire au Christ : la profonde correspondance, humaine et raisonnable, entre ses exigences et l'événement de l'homme Jésus de Nazareth. Ainsi, j'ai cherché à montrer l'évidence du raisonnable avec lequel on s'attache au Christ, et donc avec lequel on est conduit par l'expérience de la rencontre avec son humanité »

» à la grande question concernant sa divinité. Ce n'est pas le raisonnement abstrait qui fait grandir, qui élargit l'esprit, mais le fait de trouver dans l'humanité un moment de vérité atteinte et dite. C'est la grande inversion de méthode qui marque le passage du sens religieux à la foi : ce n'est plus une recherche pleine d'inconnues, mais la surprise d'un fait survenu dans l'histoire des hommes » (L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, Cerf, Paris, 2006, p. 8).

Pour pouvoir percevoir la nouveauté de cette position, il faut se rendre compte de ceci précisément : ce n'est pas un raisonnement abstrait qui élargit la raison pour lui permettre de reconnaître le Christ, mais c'est la correspondance entre l'homme et le Christ, qui se réalise dans une rencontre réelle, historique, dans le présent ; une correspondance en laquelle Il existe. Il rend simple le chemin de foi. Il suffit d'une rencontre dans laquelle on peut surprendre la correspondance. Et c'est vraiment quand cette rencontre n'arrive pas – d'une part par la réduction du christianisme au discours, doctrinal ou moral, et d'autre part par la réduction corrélatrice de l'humanité de l'homme – qu'entre l'homme et le Christ s'établit une juxtaposition parfaite, que se creuse un sillon profond, c'est une parabole de la modernité qui parvient jusqu'à nous : l'éloignement.

Avec cette observation, don Giussani nous met en garde contre le risque le plus grand que nous pouvons courir en commençant le travail d'école de communauté de cette année. En quoi consiste ce risque ? Pour la grande majorité d'entre nous, *À l'origine de la prétention chrétienne* est un livre connu. Alors, la tentation du « déjà su » est plus présente que jamais. Et nous pouvons ainsi succomber facilement à la réduction du christianisme à la « doctrine ». D'habitude nous percevons la nouveauté dans la différence, dans le fait d'agir différemment ou de lire des choses différentes de celles qui nous sont habituelles. En fait, la nouveauté n'est pas dans la différence (de travail, ou de mari et de femme), mais dans le fait qu'arrive

ce que nous désirons. Et il y n'a pas un événement plus grand que celui dans lequel nous trouvons la correspondance aux exigences de notre cœur. C'est l'impact de cet événement seulement qui peut vaincre l'éloignement du Christ de notre cœur.

Ce n'est pas un raisonnement abstrait qui élargit la raison pour lui permettre de reconnaître le Christ, mais c'est la correspondance entre l'homme et le Christ, qui se réalise dans une rencontre.

Si le Christ n'est pas reçu comme l'événement le plus important, il n'effacera pas en nous cette ambiguïté du « devenir grands » dont parle don Giussani : « En effet, dit-il, ce que nous avons reçu grandit de manière à donner du fruit mais le cœur aussi, vraiment le cœur, dans le sens littéral

du mot, [...]. Le problème dans son éloignement, c'est qu'il n'est pas comme une présence, un être qui n'est pas déterminant pour le cœur. Non dans les actions, car là il peut être déterminant : nous allons à l'église, nous participons au mouvement, nous disons peut-être aussi les complies, nous faisons l'école de communauté, nous nous engageons dans l'action caritative, nous faisons des groupes ici et là, et nous nous lançons, nous nous catapultons même en politique. Il ne manque pas dans les actions : dans les actions, dans beaucoup d'actions, il est déterminant, mais dans le cœur ? Dans le cœur non ! » (L. Giussani, *La familiarità con Cristo*, op. cit., pp. 2-3).

Alors le vrai problème est : que faut-il pour que soit le plus transparent possible la reconnaissance de la correspondance du Christ avec le cœur, c'est-à-dire pour que l'expérience chrétienne se réalise ?

2. UNE PRISE DE CONSCIENCE TENDRE ET PASSIONNÉE DE MOI-MÊME

Que don Giussani soit bien conscient des qualités nécessaires pour que cette correspondance arrive, cela émerge déjà dans le premier paragraphe du livre, qui pour nous contient tout le génie méthodologique de sa position. « Il ne serait pas possible de se rendre pleinement compte de ce que veut dire le Christ si, avant, on ne se rendait pas bien compte de la nature de ce dynamisme qui rend l'homme homme. En effet, le Christ se pose comme réponse à ce que je suis "moi", et seule une

prise de conscience attentive et même tendre et passionnée de moi-même peut m'ouvrir et tout grand et me disposer à reconnaître, à admirer, à remercier, à vivre le Christ. Sans cette conscience [de ce que je suis], même le nom de Jésus Christ devient un simple nom » (L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, op. cit., p. 9).

Pour que l'homme puisse se rendre pleinement compte de ce que veut dire Jésus Christ, il faut que chacun de nous soit devant Lui avec toute son humanité. Sans cette humanité, sans cette conscience attentive, tendre et passionnée de moi-même, il ne me sera pas possible de reconnaître le Christ. La raison est très simple : le Christ se donne comme réponse à ce que je suis ; c'est pourquoi sans conscience de moi-même, même le nom de Jésus Christ finit pour devenir un pur nom.

Il est difficile de trouver une valorisation de la personne plus grande que celle opérée par le christianisme. Le Christ n'entend pas entrer en cachette, quasiment en profitant d'une distraction, dans la vie de la personne : Il veut entrer dans la vie de l'homme par la porte principale, c'est-à-dire à travers son humanité, un humain pleinement conscient, fait de raison et de liberté. Le Christ se soumet à la vérification du critère inné de l'homme : le cœur. Sans cette comparaison il n'y a pas d'expérience chrétienne, et le christianisme n'aurait aucune possibilité de succès. La raison l'a identifié avec clarté, selon le théologien américain Reinhold Niebuhr : « Rien n'est aussi incroyable que la réponse à une question qui ne se pose pas » (R. Niebuhr, *La destinée et l'histoire*, Bur, Milan, 1999, p. 66).

Si l'homme a la structure originelle pour reconnaître le Christ, quel est alors le problème ? Quelle difficulté rend problématique cette reconnaissance ? Le problème est que notre structure originelle est souvent ensevelie sous les sédiments de l'influence de la société et de l'histoire qui réduit nos exigences originelles. S'il n'est pas réveillé de sa torpeur, libéré de ses limites, d'une version altérée, ou réduite de ses propres exigences, qui se trouve induite par le contexte, l'homme sera alors empêché ou freiné pour surprendre la correspondance qui lui permet de reconnaître le Christ.

Nous pouvons reconnaître en nous aussi cette réduction à la gêne que nous éprouvons face au « dixième lépreux » (Lc 17, 12-19), ou dans la

réaction du Christ devant l'exultation des disciples pour leur succès missionnaire (Lc 10, 17-20). Nous aussi, nous nous contentons de la guérison comme les neuf autres lépreux ou du succès comme les disciples. Nous ne ressentons pas le besoin d'autre chose. Et ainsi le cœur reste loin du Christ.

À cette situation existentielle de l'homme, fruit aussi de raisons historiques, un christianisme réduit à l'état de discours, encore moins à l'état d'éthique, ne peut pas répondre. Mais c'est là la grande opportunité que la situation actuelle offre au christianisme : celle de nous rendre conscients qu'aucune de ses variantes réductrices ne peut répondre à l'urgence du présent de l'homme. Car pour saisir la valeur d'une personnalité morale et religieuse, il faut que soit vif en nous le talent humain, c'est-à-dire « l'ouverture originelle de l'âme, [...] une attitude originelle de disponibilité et de dépendance et non d'autosuffisance » (L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, op. cit., p. 106). Et seul un christianisme qui se propose dans sa nature originelle d'événement dans l'histoire peut être en mesure de susciter l'humain qui permet à l'homme de le reconnaître, en perçant l'incrustation qui le recouvre constamment.

3. LE CHRISTIANISME : UN FAIT

Dans un passage de sa *Vie de Jésus*, François Mauriac décrit la première apparition sur la scène du monde de cette présence qui – tout de suite – s'est imposée comme « problème » et qui depuis lors a frappé l'histoire jusqu'à aujourd'hui : « Après quarante jours de jeûne et de contemplation, le voici revenu au lieu de son baptême. Il savait d'avance pour quelle rencontre : "L'agneau de Dieu !" dit le prophète en le voyant s'approcher (et sans doute à mi-voix...). Cette fois, deux de ses disciples étaient auprès de lui. Ils regardèrent Jésus, et ce regard suffit : ils le suivirent jusqu'au lieu où il demeurerait. L'un des deux était André, le frère de Simon ; l'autre Jean, fils de Zébédée. "Jésus l'ayant regardé, l'aima...". C'est ce qui est écrit à propos du jeune homme riche qui devait s'éloigner, triste, est ici sous-entendu. Que fit Jésus pour les retenir ? "Voyant qu'ils le suivaient, il leur dit : Que cherchez-vous ? Ils répondirent : Rabbi, où demeurez-vous ? Et lui : Venez et voyez. Ils allèrent et virent où il demeurerait et ils » ➤



Jésus et Zachée.

» restèrent auprès de lui ce jour-là. Il était environ la dixième heure» ». (F. Mauriac, *Vie de Jésus*, Flammarion, Paris, 1936, pp. 32-33).

Demandons-nous : comment Jean et André ont-ils pu être si subitement conquis, au point de reconnaître avoir rencontré le Messie ? « Il y a une apparente disproportion entre la modalité très simple de ce qui est arrivé et la certitude des deux hommes. Si ce fait est arrivé – dit don Giussani –, reconnaître cet homme, reconnaître qui était cet homme, non pas totalement et de façon détaillée, mais dans sa valeur unique et incomparable (“divine”), devait donc être facile. Pourquoi était-il facile de le reconnaître ? À cause du caractère *exceptionnel* et incomparable » (L. Giussani, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, Parole et Silence, Paris, 2011, p. 21).

Que veut dire « exceptionnel » ? Quand peut-on définir quelque chose comme « exceptionnel » ? « Lorsque cela correspond de manière appropriée aux attentes originelles du cœur, même si nous n'en avons qu'une conscience confuse et nébuleuse » (*ibidem*), comme lorsque nous voyons la beauté exceptionnelle d'un paysage de

montagne, d'une femme ou d'un geste plein de tendresse et de charité : il est facile de le reconnaître pour son attraction positive. C'est vraiment un tel caractère exceptionnel qui, en arrivant, réveille l'expérience originelle de l'homme, même si la conscience en est confuse et nébuleuse, pour qu'ainsi éveillé, il puisse émettre un jugement sur ce même caractère exceptionnel.

Comment nous pouvons définir un phénomène comme celui-ci ?

« Le christianisme est un événement. Il n'y a pas d'autre terme pour en indiquer la nature : ni le mot loi, ni les mots d'idéologie, de conception ou de projet. Le christianisme n'est pas une doctrine religieuse, une suite de lois morales, un ensemble de rites. Le christianisme est un fait, un événement : tout le reste n'en est que la conséquence. Le mot “événement” est donc décisif : Il indique la méthode choisie et utilisée par Dieu pour sauver l'homme : Dieu s'est fait homme dans le sein d'une jeune fille de quinze ou dix-sept ans appelée Marie, dans le “sein qui reçut l'objet de nos désirs”, comme le dit Dante. La *modalité* par laquelle Dieu

est entré en relation avec nous pour nous sauver est *un événement*, pas une pensée ou un sentiment religieux » (*ibidem*, p. 24).

Mais, attention, avant de commencer, je veux tout de suite aborder la tentation à laquelle sommes exposés. Au moins pour la fréquence avec laquelle nous l'avons entendu dire par don Giussani, aucun de nous ne nierait que le christianisme est un événement. Mais nous réduisons souvent l'événement à quelque chose du passé – soit qu'il s'agisse du début de l'histoire chrétienne il y a deux mille ans, soit qu'il s'agisse du moment de notre rencontre personnelle –, quand nous ne le réduisons pas simplement à une catégorie abstraite. Mais s'il est réduit à un fait du passé ou à une catégorie, ce qui reste du christianisme dans le présent c'est seulement l'éthique. Comme quand finit l'événement de l'amour entre deux personnes, il reste seulement des choses à faire, des tâches à réaliser. Le charme est déjà passé et l'éloignement grandit entre les deux.

Alors que veut dire que la nature du christianisme, comme le fait de tomber amoureux, est un événement? Don Giussani lui-même nous a répondu par les mots de la dernière affiche de Pâques : « L'événement n'identifie pas seulement quelque chose qui est arrivé et par lequel tout a commencé, mais ce qui réveille le présent, définit le présent, donne contenu au présent, le rend possible. Ce qu'on sait ou ce qu'on a devient expérience si ce qu'on sait ou ce qu'on a est quelque chose qui nous est donnée maintenant : il y a une main qui nous le donne maintenant, il y a un visage qui vient maintenant à notre rencontre, il y a du sang qui coule maintenant, il y a une résurrection qui arrive maintenant. En dehors de ce "maintenant" il n'y a rien ! Notre moi ne peut pas être remué, ému [jusqu'à être fasciné], c'est-à-dire changé, que par un fait contemporain : un événement. Le Christ est quelque chose qui m'arrive en ce moment ». Si nous faisons la comparaison entre la manière avec laquelle tant de fois nous parlons du christianisme et cette description

qu'en donne don Giussani, nous pouvons mesurer l'éloignement que provoque en nous le fait de le donner pour acquis, comme un « déjà su », et nous pouvons voir à quel point nous sommes inconscients de la réduction que nous opérons en faisant ainsi. « Alors, pour que ce que nous savons – le Christ, tout le discours sur le Christ – soit une expérience, il faut que ce soit un présent qui nous provoque et nous frappe : c'est un présent comme cela a été un présent pour André et pour Jean. Le christianisme, le Christ, est exactement ce qu'il fut pour André et Jean quand ils l'ont suivi ; imaginez lorsqu'il se retourna, combien ils furent saisis ! Et quand ils allèrent chez lui... C'est toujours ainsi jusque maintenant, jusqu'au moment présent ! » (Communion et Libération, Affiche de Pâques 2011).

Sans cette contemporanéité, il y n'a pas de développement, et l'événement s'éloigne dans le passé, toujours plus en arrière dans le temps. Ainsi les années qui passent, au lieu de combler le fossé qui éloigne du Christ notre cœur, l'élargissent.

Bien différente est l'expérience dont nous a rendu témoignage don Giussani, d'autant plus quand les années de sa vie passaient : « La rencontre avec la présence d'une humanité différente *vient avant*, non seulement au commencement, mais à chaque moment qui suit le commencement : un an ou vingt ans plus tard. Le phénomène initial – l'impact avec une diversité humaine et la

stupeur qui en naît – est destiné à rester le phénomène initial et originel de chaque moment du développement. Car il n'y a aucun développement si cet impact initial ne se répète pas, donc si l'événement ne reste pas contemporain. Ou bien il se renouvelle, ou bien

rien ne se poursuit, et aussitôt l'on théorise l'événement arrivé [il devient une catégorie], et l'on tâtonne, à la recherche d'appuis pour remplacer ce qui est vraiment à l'origine de la différence. Le facteur d'origine, c'est pour toujours l'impact avec une réalité humaine différente. Si donc ce qui est advenu au commencement n'arrive pas de nouveau et ne se renouvelle pas, il n'y a pas »

**Aucun de nous ne nierait
que le christianisme est un événement.
Mais s'il est réduit à un fait du passé
ou à une catégorie, ce qui reste
du christianisme dans le présent
c'est seulement l'éthique.**

» de continuité véritable : si une personne ne vit pas maintenant l'impact avec une réalité humaine nouvelle, elle ne comprend pas ce qui lui est arrivé à ce moment-là. Il faut que l'événement advienne à nouveau maintenant pour que l'événement initial s'éclaire et soit approfondi, et pour que s'établisse ainsi une continuité, un développement » (L. Giussani, *Quelque chose qui vient avant*, dans *Traces*, n. 92, novembre 2008, p. 4).

Don Giussani conclut : « La continuité avec ce qui est advenu au début ne se produit donc qu'à travers la grâce d'un impact toujours nouveau, et qui laisse stupéfait, comme s'il s'agissait de la première fois. Autrement, au lieu de cette stupeur, ce qui domine, ce sont les pensées que notre propre évolution culturelle nous permet d'organiser, les critiques que notre sensibilité adresse à ce que nous avons vécu et vivons, l'alternative que nous voudrions imposer, etc. » (*ibidem*).

C'est pourquoi la manière choisie par le Mystère pour nous rejoindre – un fait, un événement, non pas nos pensées ou nos sentiments – est la plus adaptée à la situation historique de l'homme et c'est la seule capable de vaincre notre éloignement de Lui : « Pour se faire reconnaître, Dieu est entré dans la vie de l'homme comme un homme, sous une forme humaine, de sorte que la pensée, l'imagination et l'affectivité de l'homme [notre humanité] ont été comme "bloquées", attirés par Lui comme par un aimant. L'événement chrétien a la forme d'une "rencontre" : une rencontre humaine dans la réalité banale de tous les jours », en mesure d'entraîner toute notre affection et toute notre liberté. L'événement chrétien n'attend pas que l'homme change, il ne demande ni préparations ni conditions préalables : il déferle et arrive comme une passion amoureuse. Sa présence, en effet, précisément par son caractère exceptionnel, c'est-à-dire sa capacité unique de correspondance aux exigences originelles du cœur, est apte à réveiller de telles exigences selon toute leur portée, tant de fois ensevelie sous mille sédiments, et d'ouvrir en grand toute la raison de l'homme en aimantant toute son affectivité. Devant la présence de la réponse, la demande se libère dans toute son originalité, sa profondeur immense. « Ce qui caractérise le phénomène de

la rencontre est une différence de qualité, une différence de vie perceptible. La rencontre est donc la découverte d'une diversité qui attire car elle correspond au désir du cœur. Elle passe donc au filtre de la confrontation et du jugement de la raison est elle sollicite la liberté dans toute son affectivité » (L. Giussani, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., pp. 37-39).

C'est exactement ce que don Giussani appelle renversement de la méthode religieuse : « Si l'on suppose que le Mystère est entré dans la vie de l'homme en lui tenant un langage humain, le rapport homme-destin n'est plus fondé sur l'effort de construction et d'imagination, sur une étude consacrée à une chose lointaine, énigmatique, l'attente d'un absent. Ce rapport est au contraire une rencontre avec une présence. Si Dieu avait manifesté sa volonté particulière dans l'histoire humaine, s'il avait tracé son propre chemin pour l'atteindre, le problème central du phénomène religieux ne serait plus la tentative de se fabriquer la divinité, tentative qui exprime pourtant la plus grande dignité de l'homme : le problème serait centré sur le seul le geste de la liberté qui accepte ou refuse ». Voilà, donc, en quoi consiste le renversement de méthode : « L'effort de l'intelligence et de la volonté constructrice, d'une imagination effrénée, d'un moralisme compliqué, n'est plus central : il s'agit simplement de reconnaître ; c'est une attitude analogue à celle d'un homme qui verrait arriver un ami, le distinguerait au milieu de la foule et le saluerait » (L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, op. cit., pp. 41-42).

Cela marque le début d'une aventure de la connaissance : « Quand on rencontre une personne importante pour sa propre vie, il y a toujours un premier temps durant lequel on le pressent. Quelque chose en nous est mis au pied du mur par l'évidence d'une rencontre à laquelle on ne peut se soustraire : "Voilà, c'est lui", "Voilà, c'est elle". Mais seul l'espace donné à la répétition de cette expérience donne un poids existentiel à l'impression. Cela signifie que seule la convivence l'inscrit de plus en plus radicalement et profondément en nous, jusqu'à ce qu'à un moment donné, elle devienne certitude. [...] De la convivence [des premiers disciples avec Jésus], dérivera la confirmation de ce caractère



Jésus rend la vue à l'aveugle de naissance.

exceptionnel, de cette différence qui les avait frappés dès le premier instant. Avec la convi-
 vance la certitude grandit ». Pour don Giussani :
 « Il est tellement vrai que la connaissance d'un
 objet nécessite de l'espace et du temps qu'à plus
 forte raison cette règle ne peut pas être démentie
 par un objet qui prétend être unique. Même
 ceux qui furent les premiers à le rencontrer ont
 dû suivre cette voie » (*ibidem*, pp. 64-65).

Avec son génie habituel, don Giussani nous
 présente deux remarques de méthode qui sont
 très précieuses pour atteindre une certitude exis-
 tentielle sur le Mystère entré dans l'histoire pour
 en faire partie : « La première remarque concerne
 le fait que je suis d'autant plus capable d'avoir
 des certitudes sur un autre que je suis attentif à
 sa vie, c'est-à-dire que je partage sa vie. L'har-
 monie nécessaire à la connaissance de l'objet est
 une disposition vivace qui se construit dans le
 temps, dans la vie commune. Par exemple, dans
 l'Évangile, ils ont pu comprendre qu'il fallait faire
 confiance à cet Homme, ceux qui le suivaient et
 partageaient sa vie, non pas la foule qui allait à
 lui pour se faire guérir ». Le second élément que
 don Giussani nous invite à considérer concerne le

fait que « plus on est pleinement homme, plus on
 est capable de comprendre l'autre avec peu d'in-
 dices. Tel est véritablement le génie de l'homme.
 Rousselot le souligne dans ce beau texte : "Plus
 l'intelligence est vive et pénétrante, plus elle est
 en mesure de tirer avec certitude une conclusion
 à partir d'un petit indice. [...] C'est pour cette
 raison qu'une tradition incontestable qui re-
 monte à l'Évangile loue ceux qui n'ont pas be-
 soin de miracles pour croire. On ne les loue pas
 pour avoir cru sans raisons: ce serait déplorable ;
 mais on voit en eux des âmes vraiment éclairées
 et capables, à travers un indice minime, de saisir
 une grande vérité". Même cette intelligence du
 moindre indice, bien que l'homme à un niveau
 fondamental en dispose naturellement pour sa
 survie, a besoin de temps et d'espace pour parve-
 nir à maturation. C'est ce don que la "prétention
 de Jésus" requiert pour être comprise. La multi-
 plication des signes le concernant me conduit à
 la conclusion raisonnable que je peux Lui faire
 confiance » (*ibidem*, pp. 55-56). Et c'était précisé-
 ment ces signes apparus dans la vie en commun
 avec Lui qui ont déclenché la question : « Qui est
 celui-ci ? ». À cette demande, ils ne réussissaient »



Jésus rencontre la femme adultère.

» pas à trouver une réponse plus adéquate que celle offerte par Lui-même.

Cette dernière observation nous introduit au grand thème de la foi. En effet, « l'attitude de celui qui est touché par l'événement chrétien, qui le reconnaît et y adhère, s'appelle la "foi". Notre position face à l'événement du Christ est la même que celle de Zachée face à cet Homme qui s'est arrêté sous l'arbre sur lequel il était juché et il lui a dit : "Descends vite, je dois demeurer chez toi" [imaginez s'il a dû se sentir regardé]. C'est la même position que celle de la veuve dont le fils unique était mort et qui a entendu Jésus lui dire [avec toute la tendresse avec laquelle il la regardait], d'une manière qui semble si peu rationnelle : "Femme, ne pleure pas !" (car il est absurde de dire à une mère dont le fils unique est mort : "Femme, ne pleure pas !"). Ce fut pour eux, comme pour nous aujourd'hui, l'expérience de la présence de quelque chose de radicalement différent de nos représentations, mais qui correspond en même temps de manière totale et originelle aux attentes profondes de notre personne. [...] La foi consiste essentiellement à reconnaître la diversité d'une Présence, à reconnaître une Présence exceptionnelle et divine. L'exceptionnel

ne se produit pas communément ; ainsi, lorsqu'il arrive, on dit : "C'est quelque chose d'autre ! Je suis face à un pouvoir surhumain !" La Samaritaine devait avoir eu tellement soif de l'attitude avec laquelle le Christ l'a traitée à ce moment-là [et comme elle l'avait inconsciemment cherchée en tous les maris qu'elle avait eus], sans jamais en prendre conscience avant, qu'elle l'a immédiatement reconnu » (L. Giussani, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., pp. 42-46).

Une foi ainsi conçue est au plus loin qu'il est possible d'un "croire" étranger à l'homme. Elle implique, en effet, un parcours de connaissance qui nécessite raison, affection, liberté devant un fait sans comparaisons ! Pour celui-ci « la foi appartient à l'événement parce qu'elle est la *reconnaissance amoureuse* de la présence de quelque chose d'exceptionnel, et, en tant que telle, c'est un don, une grâce. Comme le Christ se donne à moi dans un événement présent, c'est Lui aussi qui fortifie en moi la capacité de le saisir et de le reconnaître dans son caractère exceptionnel. Ma liberté accepte donc cet événement, accepte de le reconnaître » (*ibidem*, p. 46). Mais comment puis-je savoir que ce à quoi la foi adhère est vrai, que c'est réel ?

4. UNE NOUVELLE HUMANITÉ : VÉRIFICATION DE LA FOI CHRÉTIENNE

Qu'est-ce qui se passe quand arrive pour moi l'événement chrétien ? La floraison de l'humain : « Le christianisme est un événement que je rencontre et que je découvre comme "consanguin", c'est un fait qui révèle l'homme à lui-même » (*ibidem*, p. 25). « Quand j'ai rencontré le Christ, je me suis découvert homme ». Cette phrase du rhéteur romain Marius Victorinus exprime bien ce qui arrive quand la foi est une expérience réelle. Dans cette exaltation de l'humain réside là toute la justesse de la foi chrétienne.

L'événement du Christ reconnu (foi) fait vivre tout de manière différente. Et vraiment cette nouvelle manière, « révolutionnaire et surprenante » (L. Giussani, *Dall'utopia alla presenza*, 1975-1978, Bur, Milan, 2006, p. 330) – comme disait don Giussani –, de vivre le quotidien devient la vérification de la vérité de la rencontre qu'on a faite : le Christ exalte la raison, le Christ exalte l'affection, le Christ exalte la liberté ! Quelle est la raison de la foi ? La raison de la foi c'est qu'elle réalise mon humanité avec ses exigences, qu'elle la change en mieux, qu'elle fait progresser mon humanité » (*ibidem*, p. 359). C'est l'exaltation de toute mon humanité. Et qui ne désirerait pas pour soi une exaltation semblable ?

Nous sommes dans cette aventure ensemble, pour nous soutenir l'un l'autre. Pour que l'expérience dans laquelle nous avons été impliqués ne se fossilise pas en doctrine, notre soutien ne peut pas avoir d'autre logique pendant cette année que celle du témoignage. Mais cela ne change pas le niveau totalement et définitivement personnel de l'événement : à la prétention chrétienne je peux répondre que seul devant le Seigneur. Le christianisme – don Giussani insiste – « advient en communion, mais tout se joue dans la liberté de la personne » (*ibidem*, p. 327). « Tout le problème se tient dans la foi réelle de la personne. [...] Par conséquent, l'unique et dramatique problème c'est la foi personnelle, la foi comme

réponse à sa propre aventure humaine ; c'est l'unique et dramatique problème de chaque jour et de chaque heure parce que la foi est un défi à la liberté ; il y n'a rien de plus donné que la foi et il y n'a rien de moins automatique qu'elle » (L. Giussani, *Le Risque éducatif*, Nouvelle Cité, 2006).

L'initiative du Christ dans notre vie, son événement suscite et requiert notre liberté, la défie comme aucun autre, au début et à tout moment du chemin. Don Giussani nous le dit avec clarté : « Jésus Christ n'est pas venu dans le monde pour se substituer à la tâche de l'homme, à la liberté de l'homme, ni pour supprimer l'épreuve de l'homme qui est une condition existentielle de sa liberté. Il est venu dans le monde pour rappeler l'homme au fond de toutes les questions, à sa structure fondamentale et à sa situation réelle. En effet, tous les problèmes que l'homme est appelé à résoudre par l'épreuve de la vie se compliquent au lieu de se résoudre si certaines valeurs fondamentales déterminées ne sont pas préservées. Jésus Christ est venu rappeler l'homme à la *religiosité* authentique sans laquelle toute prétention de solution est mensongère. Le problème de

la connaissance du sens des choses (vérité), le problème de l'usage des choses (travail), le problème d'une conscience accomplie (amour), le problème de la convivence humaine (société et politique) ne sont pas correctement appréhendés et, par conséquent,

engendrent une confusion toujours plus grande dans l'histoire de l'individu et de l'humanité dans la mesure où ils ne se fondent pas sur la religiosité quand on tente de les résoudre. « Celui qui me suit aura la vie éternelle et le centuple ici-bas » (L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, op. cit., pp. 130-131) : le centuple en termes d'affection, de raison et de libération est le bien-fondé en acte de la foi, et il constitue le dépassement de toute juxtaposition entre la divinité du Christ et mon humanité, entre mon cœur et le Christ. »

**L'événement chrétien n'attend pas
que l'homme change,
il ne demande ni préparations
ni conditions préalables :
il déferle et arrive
comme une passion amoureuse.**

» De cette manière, le Christ se soumet à la vérification de notre cœur : il ne nous demande pas de croire en lui « a priori ». Pour cette raison, la « prétention chrétienne » est le défi le plus considérable face auquel un homme puisse se trouver, parce qu'il mobilise toutes les ressources qui sont à sa disposition – raison, affection et liberté – pour accomplir une vérification. Personne ne peut prendre notre place, le Christ ne l'a pas fait non plus : « La foi ne peut pas tricher, on ne peut pas se dire : "C'est ainsi", en obtenant gratuitement notre assentiment tout cru. Non ! La foi ne peut pas tricher parce qu'elle est liée à notre expérience d'une façon ou d'une autre. C'est finalement comme si elle devait apparaître au tribunal où nous sommes jugés à travers notre expérience. Cependant nous non plus nous ne pouvons pas tricher, parce que pour pouvoir la juger nous devons l'utiliser, pour pouvoir voir si elle transforme la vie nous devons la vivre sérieusement ; et non pas une foi comme nous aimerions l'interpréter mais la foi comme elle nous a été transmise, la foi authentique. C'est pourquoi notre idée de foi a un rapport immédiat avec l'heure de la journée, avec notre pratique ordinaire de la vie. [...] "Regarde la foi, en éclairant ma tentative de relation, comme elle me change, comme elle me change en mieux !" N'avons-nous jamais pu dire une chose de ce genre ? "Regarde combien la foi rend ma vie plus humaine" : si nous n'avons jamais pu dire cela, alors la foi ne deviendra jamais une conviction et ne deviendra jamais constructive, elle n'engendrera jamais rien, parce qu'elle n'a pas touché notre moi profond » (L. Giussani, *L'io rinasce in un incontro*, 1986-1987, Bur, Milan, 2010, pp. 300-301).

Il y a un an, à la présentation du *Sens religieux*, il nous était proposé de vivre le sens religieux comme vérification de la foi, en tâchant de répondre à la préoccupation de don Giussani :

**Le Christ se soumet
à la vérification de notre cœur :
il ne nous demande pas
de croire en lui « a priori ».
Pour cette raison,
la « prétention chrétienne » est
le défi le plus considérable
face auquel un homme
puisse se trouver.**

« Nous, chrétiens, dans le climat moderne nous ne sommes plus attachés aux formules chrétiennes, aux rites chrétiens, aux paroles du décalogue chrétien. Nous ne sommes plus attachés au fondement humain du sens religieux. Nous avons une foi qu'il n'est pas une religion. Nous avons une foi qui ne répond plus comme elle devrait au sentiment religieux ; nous n'avons pas une foi consciente, une foi *plus intelligente d'elle-même* » (L. Giussani, « La coscienza religiosa dell'uomo moderno », *pro manuscripto*, Centre culturel Jacques Maritain, Chieti, le 21 novembre 1985, p. 15).

D'une manière analogue nous nous proposons aujourd'hui de maintenir la même perspective de la vérification en abordant *À l'origine de la prétention chrétienne*. Mais qu'est-ce que cela signifie ? Quelle est la vérification que le Christ, comme événement présent, est entré dans notre vie ? C'est l'accomplissement de l'humain, le centuple quant à la raison, l'affection et la liberté, avons-nous dit : cela reste l'essentiel et irremplaçable vérification du bien-fondé de la foi, de la vérité de la proposition chrétienne, l'évidence de sa crédibilité. Mais le cœur d'une telle vérification est, à travers le changement, l'accroissement de la foi elle-même, de la reconnaissance amoureuse de sa présence. « Ta présence vaut plus que la vie ». Revenir pour Le chercher, comme le dixième lépreux a fait, vaut plus que la guérison ; être choisi, comme c'est arrivé aux disciples, vaut plus que le succès ! Le comble de la vérification est le surgissement d'une attente, d'une connaissance amoureuse qui grandit avec le développement de l'expérience de la correspondance, c'est une affection qui embrasse toutes les autres affections.

Au cœur du centuple ainsi expérimenté, domine l'approfondissement de la relation avec le Christ : une familiarité, une tension pour l'affirmer, une facilité à le reconnaître (« Mais c'est le Seigneur ! » disait saint Jean).



Jésus dans la maison du pharisien.

Le changement le plus profond est la foi elle-même. Dans la rencontre continue et quotidienne avec sa présence réelle se trouve la réponse et en même temps s'exaltent et s'amplifient notre demande, notre soif infinie, et il devient plus facile donc, dans un certain sens "plus inévitable", de Le reconnaître comme le seul capable d'y répondre. L'éloignement du cœur envers le Christ ne peut finalement être vaincu que de cette manière.

Le sens du chemin de cette année pourrait être synthétisé par une phrase de saint Paul : « Je poursuis ma course pour saisir tout cela, comme j'ai moi-même été saisi par le Christ » (Ph 3, 12). Chacun de nous a été saisi par le Christ. Autant on a été saisi, d'autant plus on est tendu dans la course pour Le saisir encore. Ce qu'on poursuit n'est pas non plus en dernière instance le changement, c'est-à-dire notre mesure du centuple mais sa présence, le rapport avec Lui, comme il arrive en toute relation amoureuse : rien ne nous satisfait aussi

entièrement que la présence de la personne aimée. Cela met dans le monde une figure irréductible d'homme, qui ne se contente d'aucun "objectif intermédiaire", d'aucune guérison ou d'aucun succès, toujours en course, attiré par sa présence, et par conséquent acteur libre de l'histoire, reconstructeur invincible de maisons détruites. Et cela pourra être notre contribution à la société.

Pour notre chemin, don Giussani nous a toujours recommandé un geste, qui synthétise tout le contenu de l'événement chrétien : l'Angélus. Nous demandons qu'il revive en nous toujours plus chaque fois que nous l'accomplissons. Ce sera un signe clair de notre marche.

Angélus

Je vous remercie tous pour votre écoute et votre participation. 